

Pourquoi « les histoires d'amour finissent-elles mal, en général »?



Une analyse de « Pas son genre », de Lucas Belvaux.

J'avais dit que je n'écrirai pas d'article, et qu'il fallait que cette fois je laisse aller le film à son mystère. Mais ça me démange trop, surtout après avoir lu une kyrielle de critiques, qui ont toutes retenu ça :

(Exemple : Le Figaro) : « En transposant au cinéma le livre de Philippe Vilain, Lucas Belvaux renoue avec le registre sentimental. Il traduit fidèlement le propos de l'écrivain : peut-on aimer quelqu'un issu d'un autre milieu social et d'une autre culture que soi ? »

Certes, c'est le propos apparent du film ; mais le cinéaste est bien plus subtil. Sauf que, comme d'habitude je ne sais pas s'il sait ce qu'il fait.

Je vais donc paraphraser le propos de ce journaliste pour introduire mon point de vue : « Peut-on aimer quelqu'un de l'autre sexe ? ». La question du milieu socio-culturel ne fait que voiler la problématique du rapport sexuel, à entendre bien au-delà de l'acte sexuel. Comment puis-je soutenir une telle assertion ?

Jennifer et Clément appartiennent en effet à des milieux très différents. Il est profondément parisien, professeur de philosophie et même spécialiste de la philosophie allemande. Il vient d'ailleurs de publier un livre : « De l'amour (et du hasard) ». Elle est

coiffeuse à Arras. A son grand regret, il est nommé prof dans cette ville. C'est en allant se faire couper les cheveux qu'il la rencontre.



Ils ne se connaissent pas encore, mais déjà elle veut lui changer la tête en lui proposant une coupe « plus moderne ». Mais il refuse la proposition : « je suis bien comme je suis ». Elle admet. Mais dans cette brève séquence se joue déjà tout le malentendu entre les sexes, où chacun aimerait transformer l'autre à l'aune de son fantasme, tandis que l'autre tient à rester ce qu'il est, modelé par son fantasme propre.

Comment est-il ? Une collègue, professeur de philosophie, l'a accueillie pour sa première arrivée dans cette ville de province qu'il n'aime pas. Elle a lu son livre et elle lui en retourne des propos extrêmement louangeurs. Elle dit : « Tu es le philosophe du viscéral, de l'impensable ». Ça pourrait ressembler à ce que j'appelle le Réel : ce qu'il est impossible de penser parce que ça n'a pas de représentation. Nous verrons plus tard si cette hypothèse présente quelque vérification dans le film. Toujours est-il que peu après, au moment d'entamer la rédaction d'un nouveau livre, Clément, qui a écrit le titre : « Le nouvel Eros », le remplace par : « La nouvelle chair ». Autrement dit, ce n'est pas la coiffeuse qui lui a changé la tête, mais la philosophe qui l'a flatté sur son travail de penseur.

A l'inverse, Jennifer raconte comment elle aime son métier. Des jeunes filles viennent la voir, dans le désarroi. Elle leur arrange la tête avec une nouvelle coiffure et hop, en sortant, elles ne se reconnaissent plus, elles sont transformées. Elle est elle-même une fan des belles coiffures, du maquillage et des belles robes à paillettes. Elle arrange tout cela avec délices pour briller sur scène les soirs de karaoké.

Elle serait donc dans le semblant, et lui dans la profondeur ? Là se tient le paradoxe. Au-delà de son semblant, elle attend le prince charmant, l'amour durable et absolu, l'engagement profond. Au-delà de sa culture « populaire », c'est encore elle qui lui parle le mieux de l'amour et du hasard en lui déroulant la somme de hasards qui ont dû se lier pour qu'ils se rencontrent. A l'inverse, lui, il applique le doute philosophique jusqu'à la relation

amoureuse. Il ne veut pas d'engagement, pas d'enfant. Il place les relations dans la légèreté des lendemains inconnus et imprévisibles. Telle était la raison de sa précédente rupture, dont le réalisateur nous a montré le déroulement en début de film.

Dès la présentation des personnages, nous avons les éléments pour comprendre leur future incompréhension. Elle est du côté de l'amour, il est du côté du sexe. Bien sûr que nous le savons tous, les grands magazines, féminins ou pas, mettent souvent en couverture un tel énoncé. Les hommes veulent du sexe, les femmes, de l'amour. Tout le monde le sait, mais chacun se dit : oui, mais ce n'est pas si simple ; oui, mais cette fois, pour nous, ce sera différent, on va se retrouver sur la même longueur d'onde. Et en effet, pendant un certain temps, ils vont parvenir à s'articuler l'un à l'autre en se trouvant des mots et des aspirations communes.

Tout ce passe entre eux de la façon la plus banale qui soit. Tout le monde a connu ça. Il l'invite à boire un café, elle est flattée, mais elle ne veut surtout pas passer pour une fille facile, et puis, son fils l'attend, et donc elle refuse une première fois. Puis elle accepte. Il est charmant, rien à voir avec un dragueur lourdingue. Elle se laisse séduire. Ils jouent donc au jeu de la séduction, et elle fait durer le plaisir suffisamment longtemps avant de coucher. Lui, gentleman, se prête au jeu. Sorties, restaurants, cinémas.

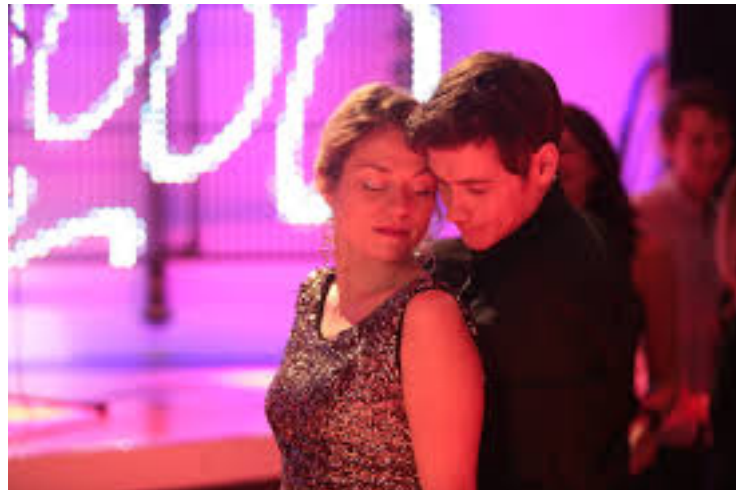
Ce chassé-croisé de la séduction en dit déjà long : au-delà de leur souci d'aller l'un vers l'autre, ils ne poursuivent pas le même but.



Mais, au moins au début, au lieu de rester chacun dans leur rêve, ils partagent. C'est l'aube idyllique de tous les commencements. Il comprend fort bien la distinction qu'elle fait entre belle et jolie. Il en trouve une traduction dans son vocabulaire, en référence à Kant, et elle s'en saisit fort bien. Il l'initie à la philo, à la littérature. Elle s'y prête, elle se met à lire, elle apprécie. Elle en apprend pas mal sur Kant, Dostoïevski, Zola, Steinbeck.



Elle l'initie au karaoké, au monde de la chanson populaire, aux boîtes de nuit, à la vie passionnante de Jennifer Anniston. Il se lâche, il y vient, il danse, il crie avec elle, mais il a ses limites : il refuse de préparer un duo avec elle pour le karaoké.



Mais il accepte de jouer le jeu de l'amour, en étant le plus patient du monde. Elle lui dit qu'elle aimerait que ces préliminaires durent toujours, en une sorte de speed dating éternel. Là, le temps serait suspendu dans un évitement sans fin de la rencontre sexuelle, laissant toute la place à l'amour. Elle finit néanmoins par accepter le jeu du sexe, en passant au lit. Et là, pendant quelques temps, c'est merveilleux. La différence socio-culturelle se fait ici terrain d'enrichissement pour chacun d'eux. Il lui fait bien parfois quelques leçons : elle le lui fait remarquer et se rebelle doucement en l'appelant avec ironie « monsieur le professeur ». On voit bien à quel point les différences culturelles ne sont, à ce moment-là, en aucune façon un obstacle. Pendant toute une première partie, ils vont, s'expliquer l'un l'autre quel est leur vocabulaire et comment ils vivent.

C'est cela l'amour ou, si l'on veut suivre le mot de Stendhal, la « phase de cristallisation ».

Mais bien vite cette illusion va se dissiper. Déjà, au tout début, elle l'avait prévenu : « Ne soyez pas comme les autres, Clément ». Comme les autres, c'est-à-dire comme un homme cherchant avant tout une aventure sexuelle sans lendemain. Elle a assez connu ça. Et lorsqu'il fait une première tentative pour l'embrasser, elle se dérobe en lui répliquant gentiment : « Vous êtes impossible ! ». Dans le vocabulaire courant et, surtout dans ce contexte, cela signifie juste : vous êtes un peu rapide. Son sourire dément le caractère d'un « impossible » qui serait pris au pied de la lettre. Cela sonne comme un rappel de sa demande initiale : « Ne soyez pas comme les autres ! ». Cela résonne avec ce qu'on dit d'un enfant que l'on traite de bon petit diable : on n'est pas en train de le prendre pour Satan en personne. Elle sent son désir pour elle et cela la flatte, même si ce désir se place au niveau sexuel, tandis qu'elle le préférerait à l'étage de l'amour.

Au-delà de cette acception contextuelle, l'emploi du mot n'est-il pas prémonitoire ? Oui, finalement il va se révéler être comme tout le monde (mais... tout comme elle !). Non pas qu'il ne veuille qu'une histoire sans lendemain : tout va démontrer qu'il est tombé amoureux. Mais cet amour reste conditionné par le sexe, tandis que, pour elle, c'est le sexe qui est conditionné par l'amour. La différence se situe dans la priorité de l'un par rapport à l'autre.

Au-delà de l'acception légère du mot « impossible », dévoilerait-il un quelconque Réel, dans sa définition d'impossible à se représenter ? Oui et non.

Non, car cet impossible renvoie à la différence sexuelle, non pas Réelle, mais parfaitement repérée dans le symbolique, ce dernier établissant justement la différence entre les deux versants de l'amour et du sexe. Dans le Réel, il n'y a pas de représentation et donc pas de différences non plus. C'est cet impossible Réel qui est à la source de l'impossible de la rencontre entre personnes de sexe différent, mais par le biais de son interprétation imaginaire en termes de castration. Cet impossible-là n'est pas un Réel, puisqu'il est inscrit dans la différence des sexes, qui est la base du symbolique.

Oui, car sous cette superstructure se cache l'impossible d'une représentation du sexe féminin, expérience infantile inscrite dans la mémoire de tous, entraînant sa représentation par le biais de la castration. On découvre Clément lors d'un colloque de philosophie ou le président de séance énonce qu'il va parler de l'indicible et de l'innommable. Cela renforce la description de sa collègue en termes de « philosophe du viscéral ». A quoi cela servirait-il de nous montrer cette séquence, si elle n'avait un sens profond ? Je subodore que ce pourrait être celui-ci : Clément, comme beaucoup de psychanalystes, sait très bien parler théoriquement du Réel qui, en effet, est synonyme d'indicible et d'innommable. Mais dans la pratique de la réalité, il est comme tout le monde, y compris les psychanalystes : il n'en repère pas l'occurrence et se laisse prendre au piège de ce qui s'y substitue, le complexe de castration. C'est cohérent avec son appétence pour la chair en substitut d'Eros. La chair et le viscéral seraient pour lui les apparitions du Réel, en opposition aux frivolités de l'amour. Mais c'est une erreur : même la chair et le viscéral émarginent à l'érotisme, puisqu'on en parle.

Pour l'enfant, qu'il soit garçon ou fille, qu'il y ait un phallus ici et pas là, est proprement inexplicable, sauf à imaginer que l'absence est due à une castration. Du coup, en suivant le chemin de la rencontre sexuelle, l'homme tente avant tout à se prouver qu'il n'est pas castré, et que c'est la femme qui l'est. D'où sa recherche d'un usage répété de son organe, qui l'assure de sa permanence. D'où sa tendance à tenir la femme en inférieure et en servante, correspondance négative confortant la positivité de la précédente épreuve. La femme cherche au contraire des preuves de ce qu'on peut l'aimer malgré sa castration supposée, et donc au-delà du sexuel. Le sexuel ne lui rappelle que trop sa castration. Elle peut aussi se tourner vers la voie de la vengeance contre les hommes, qui consiste à leur faire subir, autant que faire se

peut, la castration dont elle a elle-même pâti. Cela donne deux orientations fondamentalement différentes.

A la suite de ce refus d'un baiser, nous avons vu Clément furtivement grommeler, en s'en allant : « à quel âge vit-on ? ». Il en fait un choc culturel, c'est-à-dire qu'il lui semble que, dans notre époque moderne, « on » peut baiser sans s'engager. Mais on peut entendre cette question sur l'âge archaïque auquel se réfère le fantasme. Du fait de leurs expériences infantiles, ce n'est pas un choc culturel, c'est un choc sexuel : là-dessus, hommes et femmes (en général) ne pensent pas pareil. Mais Jennifer a aussi du désir pour Clément, même si son désir est subordonné à l'amour. Il a été patient en acceptant cette réserve momentanée, elle fait un pas vers lui en passant au lit. Concession de chacun à la priorité de l'autre, qui fait la beauté de la phase de cristallisation.

De là, ils vont avancer inéluctablement vers le dévoilement du roc de la castration qu'ils éprouvent chacun sur son bord propre. Là où, justement les efforts de partage et de communication trouvent leur limite en devenant impossibles. Il ne peut pas comprendre qu'elle veuille toujours plus de preuves d'amour. Elle refuse d'admettre qu'il l'aime avant tout pour le sexe.

Et donc... Lui, il a eu ce qu'il voulait. Elle, elle veut plus. Toujours plus. Il rentre à Paris régulièrement, tellement ses racines lui manquent. Il ne passe donc pas le week-end avec elle. Si elle s'en accommodait a début, elle finit par penser qu'il a peut-être une autre conquête dans la capitale ou que, si ce n'est pas le cas, elle n'est qu'un agrément de ses soirées à Arras. Elle n'est qu'un moyen pour lui de faire du sexe à peu de frais. Et c'est l'éternelle plainte féminine qui revient : je ne suis pas qu'un sexe, je ne veux pas être aimée seulement pour le sexe. Mais elle n'est pas que ça, pour lui. Outre l'écoute et l'initiation à la littérature qu'il lui offre, il se montre sensible à sa demande et accepte de passer les week-ends avec elle.

Et puis vient le coup de grâce. Alors qu'elle cherche un cadeau pour lui dans une librairie, elle tombe sur le livre dont il est l'auteur. Par hasard, en juste actualisation du titre de l'ouvrage : « De l'amour (et du hasard) ». Elle se sent humiliée au dernier degré. Pourquoi ? Elle a le sentiment que, s'il ne lui a jamais parlé de ce livre, c'est qu'il ne la considérait pas digne de le lire, pas capable de le comprendre. Or, un jour, alors qu'il préparait un cadeau pour elle, nous l'avons vu mettre son livre sur la « Critique de la faculté de juger », qu'il allait lui offrir. Et puis il l'avait retiré. Orgueil, confirmant le sentiment ultérieur de Jennifer ? Ou modestie, désir de ne pas mettre en avant sa supposée supériorité d'intellectuel et d'écrivain ? Nous ne le saurons pas, le réalisateur ne nous le dit pas. Le même geste ou son absence peuvent être interprétés de toutes les façons qu'on voudra.

Elle dit : « Si on ne baisait pas, tu m'aimerais quand même ? ». Il ne répond pas parce qu'il sait bien que la réponse est non. Et elle poursuit : « tu m'aimes parce que je suis bandante c'est tout ... j'ai juste l'impression d'être une pute que tu peux baiser quand tu veux... si tu m'aimais vraiment, tu te battrais pour me prouver que j'ai tort... je suis juste un plan cul... Les autres m'ont pourri la vie avec leur jalousie. Eh bien leur jalousie, elle me manque, parce que je sentais qu'ils avaient peur de me perdre. Toi, t'es indifférent. ».

Elle a partiellement raison : c'est bien l'origine de sa colère.

Mais, pour Jennifer, son interprétation va dans le sens – et c'est mon interprétation – du sentiment de castration dont elle souffre : « tu penses que je ne suis pas capable, que je n'ai pas ce qu'il faut pour comprendre », avec en filigrane : « c'est donc que je ne te sers qu'à faire du sexe ». Je traduis : « tu me considères comme castrée » (je penses que tu penses que tu as ce que je n'ai pas). On pourrait penser qu'il s'agit encore de leur différence socio-culturelle, mais je crois bien qu'il n'en est rien, c'est bien de différence sexuelle dont il s'agit : elle n'est pas de son genre.

Mais il répond qu'il a eu peur, parce qu'elle a suffisamment ironisé sur « monsieur le professeur de philosophie » et les intellectuels parisiens. Il a donc eu peur, de quoi ? De la perdre, en prêtant le flanc à sa critique. Il dit aussi qu'il ne croit pas au couple, que l'amour ne doit pas devenir une prison. Mais il dit encore qu'il l'a aimé, sans la tromper, toujours, vraiment

Il a eu peur de la perdre s'il enfonçait le clou du « je suis un grand professeur ». Il ne l'a pas fait. C'est donc qu'il tient à elle pour autre chose que la baise. Il l'aime. J'ai senti chez lui une immense tendresse, notamment lorsqu'il la découvre, selon son mot, « kantienne », sur cette histoire de nuance entre la beauté et la joliesse. Là, il comprend très sincèrement qu'elle n'est pas une petite gourde de coiffeuse de province, mais qu'elle réfléchit vraiment, apportant de l'eau au moulin de sa propre réflexion. Mais en même temps, cet amour ne tiendrait pas si, en effet, elle n'était pas bandante et si elle refusait de baiser.

Cependant, cette explication la dégèle : malgré l'évidence du caractère sexuel du désir masculin, elle comprend qu'il a eu peur de la perdre. C'est quand même une satisfaction partielle de sa demande d'amour. Avant de le revoir, elle le fait attendre : on reprend le jeu de la séduction à zéro, sous une autre forme. Ils se téléphonent, très amicalement, se promettent de se revoir, mais elle ne dit ni quand, ni où.

Il décide un jour de lui faire la surprise de l'attendre à la sortie de son travail. Or, c'est ce jour-là qu'elle a décidé de lui faire la surprise de l'attendre à son hôtel. Donc, ils se ratent : c'est de structure. Pendant qu'il la cherche comme un fou dans Arras, dans les cafés, chez elle, et au karaoké, elle, elle a investi sa chambre d'hôtel, s'est étendue nue sur son lit, comme une pute qui attend le client. Qu'est-ce à dire ? Peut-être bien que ça ne lui déplait pas tant que ça, d'être uniquement objet de désir. C'est contradictoire avec « être objet d'amour » ? Oui. L'inconscient est comme ça. Au même moment, Clément la cherche comme l'amoureux qu'elle souhaiterait qu'il soit, ce qu'il est en effet, à ce moment-là. C'est contradictoire avec « ne la prendre que comme l'objet d'un désir momentané ? ». Oui. L'inconscient est comme ça. Il se rejouent l'un l'autre une deuxième phase de cristallisation, sur un mode un peu sado-maso. D'un côté, en s'offrant nue à l'absence de son homme, elle le confirme dans sa phallicité potentielle. Mais seulement potentielle, car il n'est pas là. D'un autre côté, il est clair que ce ratage ne lui a pas déplu du tout, à l'inverse de Clément, à nouveau pétri d'angoisse de l'avoir perdue. Je dirais volontiers qu'elle jouit de son absence. Elle lui racontera plus tard, avec un visible plaisir dans la voix, l'offrande de sa nudité à la chambre vide. Elle jouit d'avoir eu une preuve d'amour, car il la cherchait partout, et simultanément, de l'avoir castré, car il ne l'a pas trouvée.

Par le tableau qu'elle organise d'elle, nue dans la chambre vide, elle nous offre un portrait quasi emblématique de la jouissance féminine. Etre à la fois celle que l'autre veut qu'elle soit, objet de désir, tout en se payant le luxe de ne pas être du tout ce que l'autre veut qu'elle soit, en ne se donnant à lui que sous la forme d'une absence qu'elle orne de surcroît de l'inutilité de l'organe. Telle se dessine une approche de représentation de l'irreprésentable, le sexe féminin, dont l'absence de représentation ne s'approche que par le biais de l'absence comme telle. On y retrouve les « jaculations mystiques » d'une sainte Thérèse d'Avila nous laissant tremblant de désir devant le récit de sa possession par la flèche de l'ange.

Une fois cette crise passée, réconciliés, un jour, elle l'écoute lui lire un poème magnifique. D'abord tendrement attentive, elle se laisse distraire par le chant des soulards qui sortent du café d'en face. Et, les imitant, elle l'interrompt en chantant : « Tiens ! voilà du boudin », en contraste grotesque au sublime de la poésie. Il ne comprend pas. Mais nous, comment pouvons-nous le comprendre ? Tous les éléments nous ont été donnés. Je crois qu'elle a saisi cette occasion pour lui dire : « si j'étais un boudin, m'aimerais-tu encore ? » ou bien « n'as-tu pas autre chose à me proposer que ton boudin phallique ? ». Où l'on rencontre les deux incarnations du phallus : dans la beauté du corps d'une femme pris dans sa totalité, et

dans l'érectile fierté d'un appendice masculin. Que ce soit l'un ou l'autre, un boudin, ça se croque. Ce n'est plus la phase de cristallisation !

En effet, pourquoi est-il allé vers elle, plutôt que vers sa collègue prof de philo, qui s'était tant montrée sous le charme de ses écrits ? Parce que Jennifer est nettement plus jolie, tiens ! Toutes les rationalisations intellectuelles du monde ne sont rien devant le souffle juvénile de la beauté. Au grand dam des vieilles personnes (dont je suis) qui se sentent, du coup, hors-jeu. C'est pourquoi ce genre de choses reste en général assez difficile à encaisser, au nom de la morale, voire de l'éthique du : « quand même, n'y pas que ça dans la vie ! ». Tout cela, en effet, se passe complètement de justice et d'équité.

Le coup de grâce sera donné dans le carnaval – volontairement de la part du réalisateur, je pense. Paradoxalement le carnaval où « on a sorti les géants » dit Clément, pince sans rire, va faire tomber les masques. Elle y rencontre des amis à elle : elle leur présente son amant. Puis, ils rencontrent des collègues à lui : il ne la présente pas, comme s'il en avait honte.



Les journalistes ayant écrit des critiques sur ce film n'y ont vu que du feu : il en aurait honte parce qu'elle n'est qu'une petite coiffeuse. Cela peut jouer, sur un certain plan. Mais non ! Le plus important, c'est qu'il a honte de lui, parce qu'elle est belle et que ça dévoile au monde qu'il ne pense qu'à baiser (voilà du boudin). Même si par ailleurs – et pour cela aussi – il l'aime.

C'est une question de priorité. Pour lui, c'est d'abord le sexe et ensuite, éventuellement, l'amour en découle. Pour elle c'est d'abord l'amour, c'est-à-dire le prince charmant, les projets, la vie en commun, l'engagement, les enfants et, éventuellement, le sexe viendra de surcroît. L'opposition de ces priorités est incompatible, impossible à articuler. Pour l'un, se prouver qu'il a le phallus. Pour l'autre, se prouver qu'elle peut être aimée malgré son absence de phallus. Et si ce n'est pas le cas, le castrer. Elle y perd son amour, mais il y perd sa bite, puisque c'est ça qu'il voulait tant !

Désillusionnée par l'incident du carnaval, Jennifer va prendre une résolution radicale, que nous ne connaissons qu'avec Clément, après avoir vécu avec lui le désarroi de ne pas la retrouver après la semaine de vacances qu'elle lui avait annoncée, et qu'elle devait passer avec ses copines à Djerba. L'ayant attendue à son travail avec un bouquet de fleurs, il apprendra, sidéré, par sa meilleure amie, qu'elle leur a raconté la même chose inversée :

qu'elle a passé une semaine de vacances à Djerba avec Clément et qu'elle ne travaille plus là, car elle s'en va vivre avec lui à Paris. Elle leur a raconté son rêve qu'elle sait à présent impossible. Personne ne sait donc où elle a fuit, et la sonnette de Clément résonne dans un appartement vidé de ses meubles.

Tout le monde ne réagit pas dans cet extrême. Mais cette fin se présente comme emblématique du culte de l'absence que je considère comme l'apanage du féminin. Cette éclipse finale renvoie à la réserve initiale, au « Noli me tangere » de tout commencement des commerces amoureux. La boucle est bouclée autour de l'absence de représentation, ici mise en scène comme ponctuation finale, par le vide de l'appartement.

On nous les a déjà montré en train de faire l'amour langoureusement, amoureuxment. Avant ce que nous croyions son départ pour Djerba, les revoilà au lit encore une fois qui, on le sent, prend un caractère tout spécial que nous comprendrons après coup. Lui, il est comme d'habitude, il ne voit rien venir. Elle, elle le regarde intensément, tandis qu'il va et vient. Elle prend son visage entre ses mains. Il est beaucoup plus fréquent que, dans ces cas là, la femme ferme les yeux tandis que l'homme la regarde, pour se repaître de sa beauté. Là, c'est l'inverse. Il est possible de penser que, parce qu'elle sait qu'il s'agit de la dernière fois, elle cherche à photographier son visage dans sa mémoire. En rapport à ce que j'ai entendu de quelques femmes sur mon divan, je me permets de penser de surcroît qu'elle est en train de guetter le moment de son orgasme, témoignage absolu de son pouvoir sur lui.



En ce sens, que lui importe, à elle, de jouir physiquement, du vagin ou du clitoris ? Sa vraie jouissance se fonde sur le sentiment d'abandon, voire de dissolution de l'autre en elle. Ce moment de vacillation du pouvoir phallique soutient sa propre construction de sujet. Elle a compris que c'était là tout son pouvoir. Qu'elle n'obtiendrait ni amour, ni engagement, ni mariage, ni enfant. Il ne reste que cela, insuffisant, et c'est pourquoi elle va y renoncer, mais s'accrochant à cela, parce que c'est bien tout ce qui lui reste : la jouissance qu'elle procure à l'autre. Et ceci au moment même où il est de plus en plus amoureux, mais à sa manière.

Il lui offre ce qu'elle n'a pas : un phallus. Mais ce n'est pas qu'elle demande, et si c'est seulement cela qu'il donne, elle n'en veut pas. Il est incapable de lui donner ce qu'elle demande, l'amour qui se fonde sur le vide de tout organe. Par là, elle parviendrait à se prouver qu'elle peut être phallique ailleurs que là où manifestement elle ne l'est pas. L'enfant pourrait venir à cette place comme phallus de compensation, mais dans cette histoire, il n'en est pas question car elle en a déjà un. Pour d'autres, un autre enfant se joue en filigrane à chaque nouvelle histoire. Jennifer, pour sa part, lui retourne donc ce qu'elle n'a pas : le vide absolu de son absence. Mais de cela, il n'en veut pas, puisque c'est par sa présence à elle, sa présence de

chair, qu'il se prouve la pérennité de sa non-castration. Il est bel et bien le philosophe du viscéral et de la chair, tel que le décrivait son admirative collègue. En ce sens, il n'est pas plus moderne que n'importe quel autre homme sans prétention philosophique. Le choix de l'auteur du livre, bien suivi par le réalisateur du film, de le situer ainsi, ne fait que le rendre paradigmatique de la position masculine. Sauf que la philosophie, comme le mâle en général, n'a pas les moyens de comprendre que cette position est loin d'être universelle : la femme vient y contredire, dans une discrétion qui la rend beaucoup moins lisible. Et c'est bien parce que le phallus s'impose comme norme universelle qu'il se décline en modalités incompatibles, selon qu'on l'a ou pas. Cela peut s'échelonner sur tout le continuum qui va de l'admiration de la position masculine (par sa collègue philosophe), jusqu'à la castration que lui fait finalement subir la femme qui focalise son désir. L'adulation de la première se soutenait de la condition que ça reste théorique. Elle serait certainement bien vite tombée si elle était passée à l'acte. L'amour de la seconde se cogne à la désillusion qu'impose ce constat que pour l'homme, l'acte charnel suffit... alors que, s'il l'aime en effet avant tout pour ça, il n'aurait pu continuer à l'aimer si elle n'avait été, de surcroît, tout autre chose qu'un corps, en se prêtant au jeu des conversations philosophiques et des échanges littéraires, en lui apportant sa joie de vivre en paillettes et en chansons.

Tout cela n'est rien d'autre qu'hypothèses. Je les construis sur ce film qui m'apparaît emblématique du malentendu entre les sexes. Mais j'ai nourri cette construction de tout ce que j'ai en tête de mes propres histoires et de toutes celles que j'ai entendues depuis des années. Evidemment, cela tente de décrire une structure à vocation universelle, mais déclinable en une infinité de modalités. La singularité subjective est forcément autre chose, qui ne se laisse ramener à aucun universel. Il est donc probable que de nombreux lecteurs ne parviendront pas à se reconnaître dans cette description. Ceci d'autant plus que j'ai tenté de dévoiler, du processus amoureux, la face inconsciente à laquelle peu ont accès. A ceux-là, je réponds qu'ils ont raison : rien n'est plus précieux que la singularité de chaque cheminement. Je ne pose cette petite pierre qu'en prévision d'une construction à faire en compagnie de beaucoup d'autres, un édifice aux disparités multiples et incongrues, bancal et incomplet, mais où chacun pourrait trouver sa maison, même s'il n'a pas l'impression d'habiter sous le même toit que son voisin.

Puisque je me réfère, en cette conclusion, à la dialectique du singulier et de l'universel, je reviens un instant sur la discussion amenée par la kantienne coiffeuse. Elle se dit modestement jolie et non belle, attribuant la beauté à des têtes d'affiches telles que Adriana Carambeu, Naomi Campbell, Kate Moss. Elle explique : elles, tout le monde les trouve belles. Moi, je plais seulement à quelques uns. Clément, sincèrement admiratif, semble-t-il, traduit cela avec le vocabulaire de Kant (« Critique de la faculté de juger ») : il s'agit de l'opposition entre une sensibilité empirique : « je trouve une telle jolie » et le jugement esthétique : « telle beauté est universelle ». J'ajoute personnellement que cela se prolonge dans la dialectique hégélienne du particulier et de l'universel. Mais aussi dans la visée psychanalytique, qui est, universellement, de permettre la naissance d'un sujet.

C'est la raison pour laquelle, dans le champ de la psychanalyse, tout texte théorique se présente comme un paradoxe. En effet, la théorie est là pour tenir un discours indépendant des sujets, donc universel. Or, la psychanalyse est cette pratique qui promeut le sujet, donc le particulier. Donc, à chacun son analyse, de la façon la plus indépendante possible de la théorie. Cependant les analyses révèlent des constantes, et cela depuis Freud : l'Œdipe, la castration, sont des incontournables. L'anthropologie vient ici au secours de la théorie psychanalytique puisqu'elle découvre ces mêmes fantasmes dans les mythes de tous les peuples de la terre. Il y aurait bien là un universel. Mais si quelqu'un vient dire, comme Michel Onfray, et bien d'autres : « moi, je n'ai jamais désiré sexuellement ma mère », on ne peut que lui accorder foi. La seule façon d'y répondre, comme je l'ai fait à Michel Onfray,

c'est, en cohérence avec cette position privilégiant le particulier : moi, si, j'ai désiré sexuellement ma mère. Et vous, vous pensez comme vous voulez, même si personnellement, je pense que, si vous vous exprimez ainsi, comme la plupart des gens, c'est parce que, jusqu'à présent, vous n'avez pas laissé parler l'inconscient en vous. Mais cela, je ne le lui dirais pas, pas plus qu'à quiconque parlant ainsi, car je ne peux que respecter les modalités d'expression singulières de chacun.

Il en est de même pour les questions que je viens de traiter, qui ne sont pas sans rapport avec celles de l'Œdipe, même si dans « Pas son genre », cet aspect n'est pas du tout présent. Ça ne veut pas dire que L'Œdipe n'intervient pas dans les histoires d'amour, bien au contraire. Mais ce sera pour une autre fois à la faveur d'un autre film, peut-être.

Puisque nous revoilà au film qui nous occupe, il se trouve que, mine de rien, cet aspect des choses, la dialectique du particulier et de l'universel, est pas mal traitée. Autant Jennifer décline les modalités de la beauté en se situant du côté singulier, autant elle ne cesse mettre en balance ce qu'elle ressent de son amant. Elle dit aussi bien : « Ne soyez pas comme les autres, Clément » que « vous êtes tous les mêmes, incapables d'avoir des sentiments, incapables de vous engager, incapables d'aimer ». On reconnaît là un stéréotype du masculin, vu par les femmes. Tout le monde en est là. Nous sommes tous victimes des stéréotypes qui circulent, cherchant l'exception qui sera plus conforme à nos vœux. Du côté masculin un homme dirait : « Toutes les mêmes ! Elles font toutes des histoires, et pour les amener au lit, c'est fort Boyard ! ». C'est bien ce que grommelle Clément, dans son style concis, après que Jennifer lui ait refusé un baiser.

Beaucoup de personnes s'en tirent en disant : « Ce sont des stéréotypes, ils n'ont aucune valeur, surtout pas pour moi. Changeons l'éducation, changeons notre vocabulaire, et les choses changeront ». Si, dans le social, on peut parvenir politiquement à plus d'égalité entre hommes et femmes, je crains que, du point de vue de la structure de l'inconscient, ces stéréotypes disent quelque chose de vrai, assez difficilement contournable. Nous n'aimons pas nous reconnaître dans ces formules car elles dénotent ce que nous jugeons de pire en nous. Nous préférons que ça concerne l'autre. Donc, nous retenons volontiers plutôt les stéréotypes qui concernent l'autre sexe. Ce qu'on cherche en l'autre c'est *l'être* exceptionnel, mais ce que nous trouvons, c'est un *moment* exceptionnel. Un moment où l'on va croire que l'autre est l'être exceptionnel, mais, des exceptions comme ça, on en trouve de pleins mètres. La dialectique du particulier et de l'universel concerne surtout le *temps* passé avec l'autre. A une époque où le mariage était la règle universelle, l'adultère supportait les moments de singularité. De nos jours où il n'est plus qu'une modalité parmi d'autres, la pérennité de l'engagement éternel reste néanmoins le vœu de la plupart des femmes... jusqu'à ce que leur investissement glisse sur l'enfant, au grand dam de leurs compagnon. Quant à ceux-ci, ils auront pu sincèrement convoler en justes noces, ou en union libre à visée éternelle, ils auront, eux aussi, la tentation du glissement sur la première beauté qui passe.

Pourquoi l'enfant chez les unes, la beauté chez les autres ?

Parce que l'enfant peut plus aisément donner l'illusion d'un amour éternel, d'autant plus éternel que l'inceste est interdit. Un amour dégagé des nécessités du sexe : quoi de mieux ?

Parce que la beauté est le meilleur voile sur la castration qui menace, surtout si madame a fait glisser ses investissements sur l'enfant, et que le sexe ne lui dit plus grand chose, ce qui parfois était déjà le cas avant.



15/10/14